

il, l'occasion de voir à l'exposition provinciale prochaine un modèle de fabrique de beurre et de fromage écramé. Dans les circonstances nous conseillons encore aux intéressés la prudence et l'étude sérieuse de tout ce qui se rattache à la question. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs une appréciation plus détaillée sur cette matière.

Vache qui ruc.—J'ai une vache qui est difficile à traire. Elle cherche à ruer avant l'opération. Donnez-moi s'il vous plaît le remède à cette misère. Je ne crois pas que ça soit le mal qui la fasse ruer, parce qu'elle ne bouge pas en la traçant pendant qu'elle mange un seau de goudriole.

Réponse.—Votre vache est évidemment habituée à manger de la moutée pendant l'action de traire. Le meilleur remède est de continuer la moutée. Vous en aurez du profit pour au moins le coût du grain moulu.

Brome des seigles (Chess).



Brome des seigles ou Chess.—Ces deux figures représentent la plante en question. Les seigles et y ressemble, si ce n'est que la graine est beaucoup plus petite. Notre gravure la fera reconnaître.

Je vous envoie une tige dont j'ignore le nom et le produit. Veuillez dire si cette plante mérite d'être propagée ou si nous devons nous efforcer de la détruire au moment de son apparition. C'est une plante qui s'est trouvée dans un blé de semence semé l'année dernière, et qui produit cette année une forte talle et qui paraît être productive. Ce blé est un blé de commerce, qu'on suppose être un blé du Haut-Canada. Sr-J., Beauce.

Réponse.—La plante envoyée est le fameux *chess* ou *cheat* qui intrigue tant certains américains. C'est une plante très-nuisible qui étouffe le blé et prend sa place. Il faut cribler la semence infestée avec grand soin et à plusieurs reprises. Cette plante vient à la hauteur des blés et des seigles et y ressemble, si ce n'est que la graine est beaucoup plus petite. Notre gravure la fera reconnaître.

Lettre d'Egypte au Journal.

Monsieur.—Je me proposais bien lors de ma première visite en Egypte, en mars dernier, de vous adresser quelques notes sur l'agriculture de ces contrées, mais j'avais alors tant de choses à voir, mon attention était distraite par tant de nouveautés se présentant à la fois, qu'il m'était presque impossible de me mettre seulement une heure en repos, pour prendre la plume. Aujourd'hui que j'ai un peu plus de loisirs, je ne veux pas retarder plus longtemps de m'exécuter.

Le 24 mars dernier, je voyais pour la première fois la terre des Pharaons, si renommée pour sa fertilité, grâce à son climat et aux crues périodiques du Nil.

Ce qui frappe surtout l'étranger en arrivant à Alexandrie, c'est l'aspect tout oriental de cette ville, qui cependant est quasi européenne, si tant est que vous entendez parler presque aussi couramment le français, l'italien ou l'anglais dans ses rues que l'arabe, la langue véritable du pays. Les hauts palmiers qui se montrent en quantité dans le voisinage, les superbes mimosas qui bordent ses grandes rues, les costumes turcs variés de toutes couleurs, suffisent dès le premier coup d'œil pour vous convaincre qu'il faut compter ici avec des productions, des mœurs, des coutumes toutes différentes de ce que nous rencontrons en Amérique et même en Europe. Nous serions tentés, nous américains, de nous croire dans un monde nouveau, si nous pouvions oublier un instant que c'est réellement le monde ancien, le monde des temps primitifs.

Après avoir visité Alexandrie, je suis passé au Caire, puis aux Pyramides en suivant toujours le Nil, qui, soit dit en passant, ne serait comme fleur qu'un enfant à côté de notre St-Laurent. Du Caire je passai à Tsmalia sur le canal de Suez, en traversant le désert, je descendis le canal jusqu'à Port Saïd où je repris le bateau à vapeur qui, dans une seule nuit, me met à Jaffa, le port d'arrivée de la Palestine. De Jaffa je me rends à Jérusalem, au Jourdain, à la Mer-Morte, je passe de la Judée en Samarie, en Galilée, en Phénicie et enfin en Syrie, où de Beyrouth, je reprends la route du retour pour m'arrêter de nouveau à Alexandrie d'où je vous adresse la présente.

Les bords du Nil passent avec raison pour fertiles et extrêmement fertiles. Ils me rappellent les belles terres d'alluvion de S Joachim, avec en outre un climat extrêmement favorable à tout genre de culture. La quantité de pluie qui tombe en Egypte ne dépasse pas 3 à 4 pouces par année; mais on sait que, comme compensation, le Nil se gonfle à l'automne jusqu'à inonder ses rives de 3, 5 et 10 lieues de chaque côté. Tout succès en agriculture ici est subordonné à la quantité d'eau dont on peut disposer. Et quels moyens faciles de se procurer cette eau! Vous creusez seulement de 6 à 10 pieds et vous avez de suite des puits inépuisables, car dans ces terres basses et alluviales l'eau se trouve partout.

Il n'y a pas jusqu'au sable aride même des déserts qui ne sente l'effet de cette eau bienfaisante pour devenir lui aussi, fertile. La seule difficulté pour le cultivateur est de trouver le moyen de faire parvenir cette eau à ses moissons, et comme tout est primitif ici, quo l'industrie moderne y est encore à peu près inconnue, les moyens que l'on emploie sont encore ou insuffisants, ou fort lents et dispendieux eu égard au travail qu'ils nécessitent. Un bœuf attelé à un levier qui fait mouvoir une roue verticale à auge, est partout le moyen mis en usage pour monter l'eau dans les réservoirs élevés qu'on distribue ensuite par la seule différence du niveau dans des rigoles qu'on ouvre ou ferme suivant les terrains qu'on veut ainsi arroser. Les pompes, même les plus élémentaires sont encore inconnues ici.

Le blé, l'orge, la luzerne, le trèfle, la vesce, la lentille, le lin, le coton, etc. sont les récoltes les plus ordinaires qu'on tire ici du sol. N'oublions pas non plus le classique oignon de l'Egypte, que regrettaient tant les Hébreux, qu'on voit partout d'une fort belle venue et souvent en champs considérables. Et telle est la clémence du climat qu'on peut faire jusqu'à 3 récoltes consécutives dans l'année sur le même terrain; aussi voit-on partout faire des semailles à côté de grains mûrs, si bien qu'on ensemence et on récolte en toute saison, sauf le temps des inondations du Nil.

La terre à laquelle on veut confier une semence quelconque n'a paru suffisamment préparée, mais je suis convaincu qu'on pourrait parvenir au même résultat par des procédés plus faciles, plus prompts et moins dispendieux. J'ai dit "moins dispendieux," je me trompe peut-être, car il faut savoir que la journée d'un homme, qui se nourrit lui-même, pour travailler aux champs, coûte ici l'énorme somme de 13 sous!

La charrue dont on fait partout usage dans tout l'Orient que j'ai visité, est un simple arceau qu'un homme et souvent une femme po. te sans peine sur son dos. Elle ne consiste qu'en un simple petit soc attaché à une perche, n'ayant pour versoir qu'un coin de bois destiné à remuer et reculer la terre, mais non à la renverser. On la fait traîner par 2 bœufs, 2 ânes, très-éloignés l'un de l'autre, ou par un bon mulet. Une femme ou un enfant la suit pour y répandre à la main la semence qui doit être enterrée profondément (3 à 4 pouces) pour ne pas périr de sécheresse. La simple faucille est encore le seul instrument de moissonnage dont on fasse usage, les javelliers, les moissonneuses ne sont pas encore rendus ici.

Les troupeaux consistent en bœufs, chèvres et moutons; la chèvre est partout l'angora avec ses longues oreilles pendantes, et le mouton est celui d'Afrique avec son énorme queue. Quant aux vaches elles sont d'une tournure tout-à-fait particulière; elles portent toutes la tête basse et le nez horizontal avec des cornes qui s'abaissent dès l'origine pour s'allonger ensuite en avant, ce qui contribue à leur donner un aspect fort singulier. En Palestine, bœufs et vaches ont à peu près la forme des nôtres, mais sont de taille fort petite. Il va sans dire que tous les troupeaux sont conduits au pâturage par des bergers ou bergères qui les surveillent, et que nulle part on ne voit de clôtures, ni même de haies dans les champs. J'ai été étonné plus d'une fois de voir dans les fertiles plaines de la Galilée comment on parvenait à faire passer de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons à travers des champs de grain pour les conduire dans des champs de vesce dont on ne leur livrait qu'une portion déterminée. J'oubliais de mentionner parmi les animaux, l'un des plus utiles ici, c'est le chameau. On le charge parfois jusqu'à 700 lbs, 800 lbs sur son dos. En revenant de Tibériade je n'en ai pas compté moins de 115 dans un seul convoi, tous énormément chargés.

L'Abbé PROVASCHER.

Alexandrie (Egypte), mai 1881.